

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De quoi pleurer dans son apéritif!
Coups de foudre de Chrystine Broulet

Yolande Grisé

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40059ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1983). Compte rendu de [De quoi pleurer dans son apéritif! *Coups de foudre* de Chrystine Broulet]. *Lettres québécoises*, (32), 68–68.

DE QUOI PLEURER DANS SON APÉRITIF!

Coups de foudre

de *Christine Brouillet*

Comme une fidèle, et courtisée, Pénélope, la lauréate du prix littéraire Robert-Cliche pour le texte de *Chère voisine*¹ dévide, dans son deuxième roman intitulé *Coups de foudre*², le fil d'une intrigue tiré à même la toile d'un bref récit antérieur (*Premier amour*) paru dans le recueil de nouvelles policières écrites par une douzaine d'écrivains québécois, sous le titre de *Fuites et poursuites*³.

On se rappellera les faits de *Premier amour*: une jeune pensionnaire de douze ans, éperdument amoureuse de son professeur de mathématiques, jeune homme sans qualités, se débarrasse froidement de la religieuse qui a surpris inopinément son secret. L'enfant aux étranges manières n'est pas inquiétée outre mesure, les deux enquêteurs dans cette affaire quittant brutalement le monde avant de la pouvoir confondre.

Coups de foudre exploite la trame de cette nouvelle dans une sorte de long préambule que constituent les premières soixante pages du roman. On y expose les naïves attentes et les redoutables désillusions d'un premier amour déraisonnable et non partagé.

Soeur Jeanne n'était pas la seule personne à avoir découvert la passion intempestive d'Edwige Saint-Hilaire pour le terna Georges Levallois. Josette Morency, camarade de classe de la bizarre héroïne, avait, de son côté, tout deviné, dès le début. Une amitié exclusive avait, dès lors, réuni les deux adolescentes dans une complicité sereine. Mais Josette dépiste très tôt qu'outre l'acuité des sentiments et la détermination des gestes, sa nouvelle amie a de bien curieuses manies: par exemple, un incessant besoin de se laver «souvent, régulièrement, énormément»; un mutisme buté devant les gens, mais de fréquentes et longues conversations intimes avec les objets inanimés (ascenseur, livres, souliers, escalier, vitraux, cahiers, etc.) ou les bêtes, surtout les chats, il va sans dire. Aussi doit-elle admettre, un jour, qu'il y a «une petite fêlure» dans la tête d'Edwige, quand la jeune fille récidive et tente d'assassiner, cette fois, une rivale fortuite devenue de fraîche date Madame Levallois. Edwige est enfermée dans un asile psychiatrique, Clichy-la-Blanche, d'où elle sort, neuf ans plus tard, après avoir appris, nous confie-t-on, deux choses: «le dessin et le contrôle de soi». Pendant cette longue traversée du désert, l'amitié de Josette s'est montrée indéfectible.



Puis la vie, et le roman, reprend son cours, à la page 61, autour d'une Edwige relativement rétablie, transformée en graphiste pigiste, et d'une Josette désormais journaliste, toutes deux installées à Québec. Deux silhouettes masculines, vaguement familières aux amateurs de *Chère voisine*, surgissent alors dans la vie des deux amies. Un confident compatissant, Patrick Clément, sympathique voisin homosexuel, «poli, aimable, discret et silencieux», qui «se tire les cartes tous les matins». Et une sorte de bourreau des coeurs, le blond Jean-Sébastien Fournier alias Paul Sidner, piteux mauvais garçon déguisé en journaliste, mais, en réalité, «pusher» d'occasion de profession, dont vont s'éprendre, dans une salve de coups de foudre successifs, la folle Edwige et la sage Josette.

Et c'est le drame. Qui tourne vite au mélodrame, il faut bien le reconnaître. Pour le soustraire à son amie Josette et le forcer à l'aimer, Edwige séquestre Jean-Sébastien dans le sous-sol bétonné de son appartement, le drogue pour mieux le garder et contempler et le moleste avec amour. D'abord affolée par l'absence inexplicable de son aimé, Josette, rongée de jalousie, crie aussitôt à la trahison, puis se ravise, s'inquiète et court épancher ses tourments sur l'épaule fraternelle de Patrick; à la fin, elle se secoue et décide d'affronter en même temps que

la vérité l'amitié de la belle Edwige. Dans l'empoignade générale qui suit la grande explication, Edwige est projetée contre le mur de béton et s'écroule, inanimée. Tout ce beau monde est brusquement ramené sur terre. C'est la fin des grandes illusions, et du roman: retour à Clichy-la-Blanche d'une Edwige ébranlée et, à la Place Blanche, d'une Josette parisienne qui fait ainsi place nette dans sa mémoire.

Dans ce récit touffu, complaisamment rapporté ici, Christine Brouillet a suspendu trop de cordes à son arc pour viser juste: la folie, le fantastique et les flics, c'est vraiment beaucoup. La mayonnaise des genres a du mal à prendre. L'écriture cafouille entre les flash back et les gros plans du présent, entre la confiance, l'étude de moeurs modernes et les observations de l'âme. Le lecteur s'y perd (et la lectrice donc!), dérouter par l'invraisemblance des événements et le compliqué des sentiments. Le tout servi par un style parfois franchement désarmant: «*Je pleure encore quand Patrick entre dans ma chambre. Il me trouve en position foetale sur mon lit. Comme si mon ventre avait de la peine. Je pleure sur son épaule. Longtemps. Quand je me calme enfin, il va chercher du Grand Marnier.*» Ou encore, de la même bouteille: «*Edwige n'est pas heureuse. (...) Elle a pleuré chez moi, en buvant son digestif.*»

Voilà à peu de chose près le ton du drame. L'auteur, qui ne manque certes ni de talent ni d'imagination, mais de métier, a malencontreusement allongé la sauce de la nouvelle, avec le risque de la gâter. C'est réussi. Mais oublions cela. Là non plus, il n'y a pas de quoi faire tout un plat!

Yolande Grisé

Notes

1. *Chère voisine*, Montréal, Quinze, coll. «Prose entière», 1982.
2. *Coups de foudre*, Montréal, Quinze, coll. «Prose entière», 1983, 169 p.
3. *Fuites et poursuites*, Montréal, Quinze, 1982, 200 p.

